



NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice	<i>Rédaction, et administration</i>	Abonnements
ROSA BAILLY	LES AMIS DE LA POLOGNE	France : 3 fr. par an
	16, Rue de l'Abbé-de-l'Epée, PARIS (5 ^e)	Pologne : 2 zlotys
	Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96	L'abonnement part d'Octobre
	Téléphone : Odéon : 52-10	



TROIS DE NOS AMIES DE L'ÉCOLE NORMALE DE WLOCLAWEK en costumes de Koufiavie, à la table de Pâques



LES LIONCEAUX

En 1918, la guerre étant finie pour nous, la Pologne qui ressuscitait à peine, fut attaquée à l'est par les Ukrainiens. La ville de Léopol, où ne restaient que quelques hommes valides, fut défendue par les femmes, les jeunes filles, les garçonnetts... Sans fortifications, bloquée par les ennemis durant ce terrible hiver de 1919, sans feu, presque sans provisions, elle tint bon pendant des mois. On combattit dans les rues, chaque maison se fit forteresse. Par l'héroïsme de sa population, Léopol resta polonaise.

Les enfants de Léopol (1) sont devenus en novembre 1918 le symbole d'un héroïsme inconnu jusque-là.

Le monde apprit tout d'abord avec étonnement et méfiance la légende des enfants de Léopol qui, en une nuit, se transformèrent en héros pour défendre la capitale de l'est, menacée. Cependant, ce n'était pas une légende, mais la réalité, qui dépassait, par sa grandeur, les récits les plus beaux. Sans avoir reçu d'ordre, de leur propre initiative et spontanément, avec le sentiment profond du devoir à accomplir, les enfants de Léopol, dont les yeux effrayés avaient vu les violences et les exactions commises par l'ennemi sur la population polonaise, les enfants de Léopol entreprirent de remplacer les soldats qui manquaient. Ils n'avaient pas d'armes, et ils durent d'abord les conquérir, les mains nues ! Depuis le premier jour, ces enfants de 10 à 15 ans, frères, affamés, à peine vêtus, se jetèrent dans l'ouragan de la lutte et constituèrent avec leurs corps, un rempart imprenable.

On aurait pu croire que c'était une flambée d'enthousiasme, un feu de la Saint-Jean qui embrasait leurs jeunes cœurs, que l'effort surhumain qu'ils s'imposaient, le froid glacial des nuits de novembre, la peur de la vengeance ennemie qui s'exerçait sur les petits prisonniers, et surtout cette sombre menace d'une mort à laquelle ils n'avaient jamais pensé auparavant, auraient vite raison de leur témérité.

Dans le Jardin des Jésuites, au moment de la suspension d'armes, on amena quatre lourdes autos remplies de cadavres de soldats de 15 ans. Pendant la nuit, les garçonnetts en sentinelle entendaient, mêlés au hurlement du vent, les gémissements et les cris des mères de leurs petits camarades auxquels on ne pouvait venir en aide et qui mouraient de froid. Ces enfants de miracle savaient que l'on fusillait ceux d'entre eux, même les plus jeunes, qui étaient surpris transportant des munitions ou des vivres, ils connaissaient la misère de leurs parents restés dans la partie de la ville occupée par l'ennemi, — cependant, aucun d'eux n'a reculé.

L'enfant de Léopol a tout supporté, il s'est montré le soldat que n'arrête aucune difficulté, qu'il faut obliger par la force à prendre quelques heures de repos après des jours et des nuits de veille, qu'il faut surveiller pour l'empêcher de fuir l'hôpital, sa blessure encore ouverte, et s'élançant sur le front, là précisément où les cadavres s'amoncèlent en plus grand nombre.

Personne n'avait expliqué à ces enfants que la défense de Léopol était en réalité la défense de la partie orientale de la Pologne, que, si Léopol était prise, les hordes sauvages se répandraient à travers toute la Pologne, qu'elles détruiraient sa culture séculaire, que c'était notre devoir et notre honneur de défendre la ville abandonnée par l'Autriche et la Prusse, que c'était un moment décisif de l'histoire. Etrangement sages, ils comprirent cela tout seuls ; leurs cœurs purs, leurs âmes viriles qui soupiraient après l'action et qui rêvaient d'égaliser les martyrs de 1831 à 1863 le pressentirent.

La certitude qu'ils devaient tenir jusqu'à l'arrivée des renforts, la certitude qu'ils devaient vaincre, les souleva.

Léopol doit son salut à ces enfants autant qu'aux soldats polonais qui étaient à peine une poignée. Lorsque les renforts arrivèrent, ils trouvèrent la plus grande partie de la ville déjà aux mains polonaises. Les terribles combats dans la rue étaient terminés, les enfants et les soldats polonais avaient déjà conquis

leurs fusils, leurs mitrailleuses, leurs canons, leurs autos, leurs avions, leurs munitions. Il faudrait beaucoup de place pour décrire cette merveilleuse épopée.

Les officiers qui dirigeaient la défense de Léopol et nous tous qui avons assisté à ces vingt-deux jours de combats dans la ville, nous pourrions raconter beaucoup de choses... en songeant avec effroi que l'on nous accusera peut-être d'exagérer là où nous ne pourrions même approcher de la vérité !

Mais écoutez parler le Cimetière des Défenseurs de Léopol :

« Tombé à quinze ans pour la défense de sa ville bien-aimée » — « Tombé à quatorze ans en défendant le poste de Gora Stracenia » — « Tombé à douze ans, sous une balle ennemie, en transportant des munitions » — « Tombé à onze ans en se rendant à la ville occupée par l'ennemi » — « Tombé à dix-sept ans pendant l'attaque de la Diète », etc. ; il y a des rangées entières de tombes. Et sur le côté une tombe collective ; trois générations y dorment : le grand-père de 65 ans, le fils de 38 ans et le petit-fils de 14 ans ; ils sont tombés le même jour.

L'enfant de Léopol est la plus merveilleuse fleur de la Pologne. Car chez nous, il existe un proverbe qui dit : « La Nation sera ce que sont ses petits enfants ».

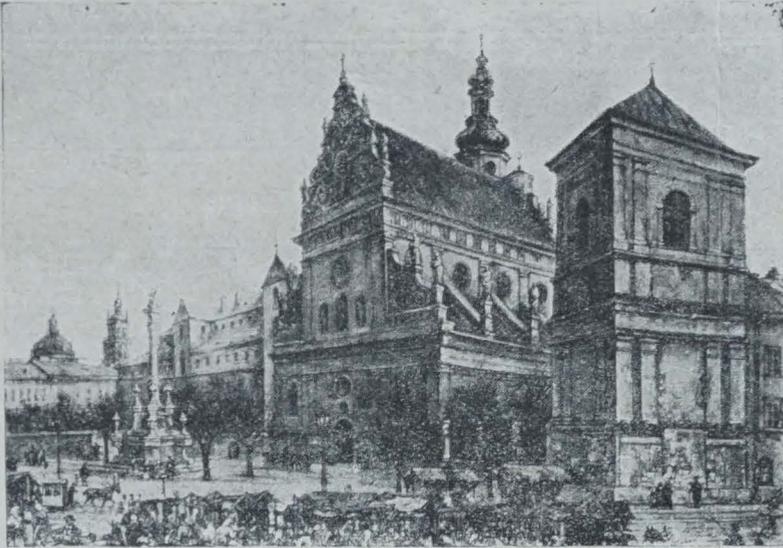
ARTHUR SCHROEDER.



LE PETIT TÉLÉPHONISTE

(1) Lwow, en français : Léopol, c'est-à-dire la ville des lions. Comme elle est bien nommée !

LÉOPOL



LÉOPOL. — EGLISE DES BERNARDINS

Pour voir Léopol, il faut monter sur un des tertres qui l'entourent, par exemple, le tertre de l'Union de Lublin, qui commémore l'union fraternelle de la Pologne et de la Lithuanie.

Comme Wilno, sa sœur du Nord, Léopol présente, entre des collines boisées, un merveilleux hérissément de dômes, de tours et de flèches. Mais la lumière qui la baigne est l'ardente lumière du midi, la lumière dorée de Rome ou de Séville : Léopol est à l'orient de la Pologne.

Du haut du tertre, autour de la ville, nous voyons les plaines immenses, nues pour l'œil, surchargées pour la mémoire de souvenirs héroïques. Ces plaines ont vu pendant des siècles le combat entre les envahisseurs asiatiques, Huns, Tartares, Mongols, et les chevaliers polonais, qui s'étaient juré de protéger l'Europe. Pour qui connaît l'histoire, ces plaines sont toutes flamboyantes d'incendies, tout agitées de charges de cavaleries, toutes hurlantes et clamantes. Et Léopol est la ville qui subit les assauts, qui est empoisonnée par le choléra et la peste asiatiques, qui brûle, qui meurt et qui revit toujours !

Vingt fois détruite, elle s'est reconstruite vingt fois. Ses habitants sont habitués au pire, ils ne craignent rien. Ils chantent, ils rient, ils ont des gavroches blagueurs. Léopol est la ville la plus joyeuse de la Pologne !

C'est aussi une des plus belles. Elle a de

vieux quartiers ravissants, pleins de vieux murs, de paves, de soleil et de silence. Autour de la place du marché, les maisons de la Renaissance présentent leurs mille caprices de pierre. Le grand Sobieski, guerroyant contre les Turcs, habitait l'une d'elles.

Que d'églises à Léopol ! Catholiques, ruthènes, orthodoxes, uniates..., mosquées, synagogues... Toutes les religions ont leur place dans ce carrefour des races européennes et asiatiques, comme à Vilno.

Et l'ancienne Léopol se double d'une ville très moderne, confortable et plaisante. Voyez cette gare monumentale, par exemple. Et l'Ecole Polytechnique, et les laboratoires et les sanatoriums : il n'y a pas mieux dans toute l'Europe, car Léopol la glorieuse est aussi Léopol la savante, comme elle est Léopol l'artistique, la littéraire. J'allais oublier : la trafiquante ! Les Foires de Léopol, nées tout de suite après la guerre, sont célèbres à juste titre par leur ampleur et la variété de leurs produits. Léopol est si bien placée sur les routes d'Europe en Asie ! La guerre n'a pas toujours passé seule par ces routes : les marchands s'en sont servis, et ils les reprennent.

Une vraie capitale, Léopol !



LÉOPOL. — L'EGLISE VALAQUE



UNE PLACE DE LÉOPOL



GARE DE LÉOPOL

La Légende des Champignons

Un jour, Notre Seigneur allait avec Saint Pierre par les chemins de la Pologne. Ils arrivaient de Palestine. Ils avaient franchi les Carpathes, suivi les bords du Dunaïec et cheminaient bien fatigués, comme deux pauvres miséreux. Ils avaient faim, ils avaient soif, et pas un liard au fond des poches.

Aux alentours de Nowy Sontch, une fermière eut pitié d'eux, et les prenant pour des mendiants ou pour quelques pieux pèlerins, elle remit à Pierre une galette ronde, qu'elle venait précisément de retirer du four.

— Mes braves gens, régalez-vous. En retour, bénissez ma chaumière.

Car il est d'usage en Pologne que le pauvre bénisse le foyer qui l'accueille.

Ainsi fit le Seigneur, et le Saint l'imita. Ils continuèrent leur chemin et s'engagèrent peu après dans un sentier étroit qui longeait les prairies. Ils ne pouvaient marcher de front. Jésus, comme de juste, allait le premier, Saint Pierre le suivait, quelques pas en arrière.

Saint Pierre eût bien voulu goûter à la galette ; mais il n'osait en parler à Jésus. Et de fait, la galette avait l'air engageante au possible. Elle était chaude, fleurait le miel et le blé mûr, et craquait sous les doigts. La tentation fut la plus forte.

— Bah ! raisonna Saint Pierre, si je l'entame un peu, Notre Seigneur n'en saura rien. Il me tourne le dos, il paraît absorbé, il rêve encore au Paradis.

Et... cria ! du bout des dents, il en détacha un morceau.

Or, Jésus voyait tout. Et le gourmand n'est pas un crime, surtout lorsque ça t'en tord l'estomac ; mais tromper le Seigneur, voilà qui n'est pas beau ! Jésus donc se promit de lui donner une leçon.

— Il n'en ira que mieux au ciel, se dit-il.

Et, sans se retourner, tout en marchant, il appela :

— Saint Pierre !

Saint Pierre eut la bouche pleine ; comment répondre ? Au plus vite, il cracha le morceau qu'il commençait à peine. Après quoi, d'une voix innocente, il répondit :

— Seigneur, je vous écoute.

Jésus, pour n'avoir l'air de rien, lui raconta quelque chose de drôle. Puis il se tut.

Ils cheminèrent en silence.

— Le voilà replongé dans ses rêves, profitons-en, se dit Saint Pierre.

Et... crac ! il croqua un second morceau, comptant le savourer à l'insu de son maître. Mais à peine avait-il porté la galette à sa bouche, que Jésus appela :

— Saint Pierre !

Et le Saint dut encore cracher bien vite son morceau.

— Seigneur, je vous écoute.

Jésus lui dit encore quelque chose d'intéressant, et tout rentra dans le silence.

— Cette fois, que je sois pendu, si je ne parviens pas à manger la galette !

Et... croc ! il croqua un autre morceau...

— Saint Pierre !

Il fit tous ses efforts pour avaler la bouchée, mais le morceau était trop gros. Forcé lui fut de le cracher encore.

La quatrième fois, ce fut la même histoire. Il faillit s'étouffer, et n'aboutit à rien.

A la cinquième, ce fut pire.

Le gâteau cependant, diminuait à vue d'œil, et le Saint pestait en lui-même. Sitôt qu'il eut craché la dernière bouchée, Jésus se retourna.

— Montre-moi la galette.

Que faire ? L'idée vint bien à Pierre de dire qu'il l'avait perdue, mais c'était un trop gros mensonge. Il tomba aux pieds du Seigneur et confessa humblement sa faute.

— Maître, soupira-t-il, je pensais que vous n'en sauriez rien.

— C'est bien là ton péché, dit Jésus. J'ai des yeux par devant et des yeux par derrière. Enfin, n'en parlons plus.

Mais les temps étaient durs, et pour que les morceaux crachés servent à quelque chose, il les changea en champignons.

SUZANNE STROWSKA.



UN BÉNIT AU TEMPS DE SOBIESKI

LE "BÉNIT"

Festin traditionnel de Pâques en Pologne

Pendant que tous les petits Français ont le nez en l'air, le Samedi-Saint, pour tâcher de voir, dans le ciel, les cloches revenir de Rome, tous les petits Polonais sont à la cuisine, car il faut beaucoup de petits marmitons volontaires pour aider aux derniers apprêts du festin de Pâques, le Bénit.

Les uns nettoient les petits grains de raisins pour la confection des grands babas polonais, les autres râpent du raifort en pleurant, ce qui ne les empêche pas de rire, d'autres pilent du sucre, épluchent des amandes, des noix, râpent du fromage, etc., etc...

Et l'artiste de la maison (que dans le cas présent je n'ose nommer), est installée devant une grosse motte de beurre, et, armée de petites palettes de bois, elle modèle un agneau pascal qui doit obligatoirement figurer sur un socle, au milieu de la table du festin.

Le pauvre petit animal passe par toutes les phases de l'évolution des êtres. Ah ! Darwin serait satisfait s'il voyait cela !... Le voilà ressemblant à un petit veau, puis à un petit cochon... c'est que ce n'est pas facile !... enfin, ça ressemble à un agneau !... on lui frise une toison avec les dents d'une fourchette... il est parfait..., le loup même s'y tromperait.

La grande table est déjà préparée dans la salle à manger, on y porte d'avance tout ce qui ne risque pas d'attendre pour être mangé (c'est un repas froid !...)

Oh ! les beaux jambons ! des roses, des blancs ! des galantines, des pâtés, des belles volailles rôties ! Comme c'est appétissant ! comme cela sent bon ! et des sauces de toutes espèces et des salades de toutes les couleurs ! Des gros rôtis de bœuf, qui ont l'air de reposer dans un jardin fleuri, entourés de betteraves rouges, de carottes roses, de verts haricots, de blanc raifort, etc... Et des grosses saucisses, des saucissons... Et les gâteaux de toutes sortes. Des grands babas polonais, des gâteaux au fromage, au pavot, à la crème, à la confiture, au chocolat !... il en a fallu du travail pour faire tout cela !... et on ne peut pas y toucher avant demain,

jour de Pâques ! Quelles tentations !... on a fait un carême si sévère — ni beurre, ni œufs, les jours maigres, et ils sont nombreux !...

La table est si harmonieusement préparée, que c'est un plaisir de l'admirer ; il y a aussi des corbeilles d'œufs durs et des carafons de vin de Hongrie qui se font vis-à-vis au bout de la table et qui scintillent comme des paillettes d'or !...

L'Agneau pascal fait très bonne figure au milieu de toutes ces bonnes choses qu'il regarde d'un air indifférent avec ses deux yeux de grains de poivre. Dans chaque plat, est piquée une petite branche de buis bénit, ce qui rend le tableau plus printanier.

Le Dimanche de Pâques, après la messe, le prêtre vient bénir la table, puis la maîtresse de maison se place à la porte de la salle à manger, tenant une assiette avec des quartiers d'œufs durs qui viennent d'être bénits et elle en offre une parcelle à chaque arrivant en échangeant avec eux des souhaits de bonheur.

Ils sont nombreux, ceux qui viennent au Bénit ; on peut y venir même sans invitation.

On ne se met pas à table : dans les angles de la salle, sur des petites tables ou sur des étagères on a placé des piles d'assiettes, des fourchettes, couteaux, cuillères, etc..., chacun prend une assiette et se sert à sa guise ; il renouvelle sa petite provision tant qu'il lui plaît.

On s'installe où l'on veut, avec ses amis, ses connaissances ; on en fait souvent de nouvelles. On est gai, satisfait, heureux... et tout est si bon !...

On a quelquefois critiqué l'abondance des mets sur les tables polonaises, les jours de fête... Mais on n'a pas compris l'hospitalité polonaise. Si la table est si bien ornée, si bien remplie de belles et bonnes choses, si l'on s'est donné tant de travail pour les accumuler, c'est afin de pouvoir ouvrir toutes grandes les portes de sa maison et de dire à tous : « Entrez, c'est pour vous ! »

M. PIEDZICKA.

Les Polonais de mon village

J'ai passé les fêtes de Pâques dans mon village. Au marché, parmi les paysannes françaises qui descendaient de leurs « conduites intérieures », en costumes à la mode, j'ai avisé deux Polonaises, reconnaissables à leur ronde figure, et mieux encore au châle qui leur couvrait la tête et retombait en pointe sur leur dos. Elles avaient avec elles une fillette, que j'utilisai pour faire leur connaissance. J'embrassai l'enfant qui se débattit comme un chat sauvage et fut traitée de sottise par sa mère. Je répétais « glupia » et mon accent parut si bizarre à ma jeune victime qu'elle éclata de rire. La paix était faite. Elle accepta le calumet, en l'espèce des bonbons. Et puis, j'essayai de parler à sa mère. Horreur ! au moment de m'en servir, mon polonais prenait la fuite à tire d'ailes. Et moi qui me flatte de lire Mickiewicz dans l'original, je pataugeai dans les phrases les plus élémentaires. Bah ! le cœur y était, les Polonaises s'en rendirent compte, et nous nous quittâmes sur un regard et une poignée de main dont le sens était profond et l'accent irréprochable !

Quand, avec ma mère, je voulus prendre l'autobus, il était parti. Pour s'en assurer, ma mère interrogea un groupe d'hommes qui lui répondirent avec un cordial sourire. Je n'avais jamais vu mes concitoyens si

affables, bien qu'ils soient d'excellentes gens. Je me rapprochai, étonnée : c'étaient des ouvriers polonais. Et moi qui les prenais pour des Berrichons !

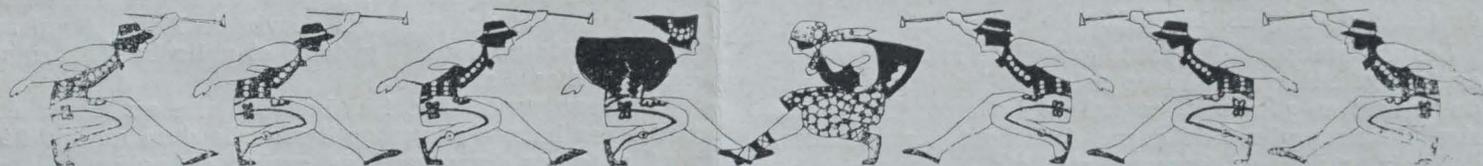
Pour faire une surprise à ces braves gens, j'ai offert à l'église de mon village et aux chapelles voisines, de belles images où l'on voit Notre-Dame de l'Ostrobama de Vilno, étincelante sur un fond d'or. En la contemplant, ils oublieront qu'ils sont sur une terre fraternelle sans doute, mais étrangère tout de même. Ils se croiront un instant chez eux ! Peut-être voudrez-vous faire comme moi ?

Imaginez-vous que je me suis crue un instant en Pologne, quand j'ai entendu, le jour de Pâques, une clarinette jouer une mazurka endiablée. Cette allégresse, ce rythme si particulier, cela passait sur les champs du Berry habitués à des chansons traînantes et mélancoliques. Qui donc a dit que les Polonais étaient tristes ? Quand ils subissaient mort et martyre pour le salut de leur patrie, sans doute. Mais ils savent chanter et danser, eux aussi !

Et Casimir ?

Casimir est le modèle de toutes les vertus, et il est même un peu coquin ! Nous reparlerons de lui.

ROSA BAILLY.



Poissons d'Avril

En Pologne comme en France, on connaît les poissons d'avril, et on les accommode à toutes les sauces.

Les journaux, par exemple, s'en sont donné à cœur joie cette année, même les journaux graves. Il faut bien rire au moins une fois l'an !

Le *Courrier du Matin*, qui s'édite à Varsovie, nous a annoncé l'arrivée d'un sous-marin dans la capitale polonaise. Un sous-marin sur rails, encore ! Et qui joint à la vitesse de 190 kms. à l'heure, Varsovie à Grodzisk, — comme qui dirait Paris à Bécon-les-Bruyères. Il fallait voir avec quel sérieux, le « *Courrier du Matin* » commentait cette belle invention : « Nous ne nous laisserons pas éternellement distancer par les Américains, nous autres Européens !... »

Sous ce titre magnifique : « Ce que peut la volonté d'un grand homme », le même journal nous présente la Tour penchée de Pise, en Italie, ramenée à la ligne verticale, sur l'ordre de Benito Mussolini.

D'audacieuses photographies (?) appuient ces révélations sensationnelles.

Le « *Courrier Rouge* » présente de son côté des vues du parc de Lazienki où se prélassent... des crocodiles.

Un journal de modes avait présenté, l'an dernier, à ses lectrices, dans d'élégantes toilettes féminines, les grands écrivains. Voyez-vous Boy en corsage à fleurs et chapeau de dentelles ?...



La première leçon d'histoire en russe

La première attaque des autorités russes contre l'école polonaise eut lieu à la rentrée de 1908.

Jusqu'en 1908, les seuls cours qui avaient lieu en russe étaient l'histoire, la géographie et la littérature russes.

Pendant l'été de 1908, le ministre de l'Instruction publique décida que les cours d'histoire et de géographie générale seraient faits en russe.

Or, l'école polonaise, c'était la grande conquête des années qui avaient suivi l'insurrection de 1863. Les jeunes écoliers méprisaient les groupements politiques de leurs aînés, ils cherchaient leur propre voie ; ils réunissaient en secret de l'argent pour fonder une école de guerre et même « pour acheter un canon modèle en Suisse ». Mais tout cela n'était encore qu'un rêve. Tandis que l'école polonaise, c'était une réalité.

Et voici que, tout d'un coup, on veut nous enlever notre conquête. Nous arrivons de vacances, nous n'avons pas eu le temps de nous entendre entre nous, il n'y a rien à faire. Les directeurs d'école, nos parents, nous implorèrent de ne pas commencer une grève qui se retournerait contre nous.

Nous cédâmes.

Mais nous fîmes payer cher à notre professeur, un certain M...ow, surnommé « Bucéphale », ses leçons en russe.

Le cours devait commencer par « les découvertes maritimes des Portugais ». L'un d'entre nous « potassa » à fond le livre de Peschel et en tira de nombreux extraits. Tout le monde sait qu'un fait historique peut se discuter ; nous comptions là-dessus.

Le jour de la leçon, Bucéphale entre dans une atmosphère de silence glacial.

Nous nous levons d'un seul mouvement.

« Zdrastroujtie, gospoda » (1)

Silence complet.

Il s'assied.

La classe était nombreuse. Quarante garçons assis, raides comme des piquets.

« Wy, konieczno, znajetie, czto istorju my budiem izuczat na ruskom jazykie », (2) commence Bucéphale d'une voix incertaine et presque amicale.

Silence. Quarante paires d'yeux sont fixés, immobiles, morts, sur le professeur.

Bucéphale promène un regard inquiet à travers toute la classe.

« Nous allons parler des découvertes maritimes des Portugais... »

La leçon durait quarante minutes.

Déjà les Portugais étaient partis, étaient revenus,

puis étaient repartis, puis revenus ; ils avaient fait le tour du monde.

Nous avions mal au dos, mais nous restions droits comme des poteaux.

Bucéphale s'épongeait de temps en temps le front avec son mouchoir. Il venait d'épuiser tout Kariejew (le manuel russe).

Il restait encore cinq minutes.

« Quelqu'un veut-il poser une question ? »

Le camarade désigné, mettons X., se lève. Il a ses notes à la main. Froidement, paisiblement, avec arrogance, il corrige la leçon du professeur.

« Les Portugais n'ont pas découvert le compas au xv^e siècle ; les Arabes le connaissaient déjà au ix^e »

« Ils sont partis telle année, et non telle autre année. Ils ont été à tel endroit et non à tel autre... etc., etc. »

Enfin la cloche sonna.

A la fin de la leçon suivante, consacrée à la Réforme, le dénommé X. se leva sans y être invité et « corrigea » le professeur, toujours ses notes à la main.

« Luther a fait ceci et non cela, à la chaire d'Augsbourg ; Jean Eck a dit ceci, et non cela... »

Le pauvre Bucéphale ne savait plus où donner de la tête.

Avec le temps, la torture devint plus raffinée.

Les élèves commencèrent à « s'intéresser » au cours. Ils se mirent à poser à Bucéphale des questions tellement compliquées qu'un spécialiste lui-même n'en serait pas venu à bout sans de longues recherches.

Et le malheur, c'est qu'il y avait dans cette classe, un élève qui savait tout, qui répondait à tout.

Peu à peu Bucéphale « s'adoucit » et n'essaya plus de lutter. Nous nous étions aperçus qu'il ne savait pas grand chose, aussi nous en profitâmes pour poser à X. des questions non préparées.

« Comment s'appelait la sœur de Luther ? » demande un élève l'air innocent.

— Je ne sais pas si Luther avait une sœur, répond Bucéphale, presque en pleurant.

— Il en avait une, répond X. avec autorité. Elle s'appelait Barbe, elle a eu une grande influence sur la formation philosophique de Luther.

J'ai rencontré cette année, mon camarade X. Et il m'a avoué qu'il se demande encore si Luther avait une sœur.

Au commencement, notre professeur avait essayé de protester :

« D'où tirez-vous ces renseignements ? »

— De Mommsen, de Schlosser et de d'Arsonval, avait répondu X. sans hésiter (car on venait de nous raconter la vie de d'Arsonval à la précédente leçon de physique.)

Vieux Bucéphale ! Où es-tu maintenant, tandis que nous célébrons le vingt-cinquième anniversaire de l'école polonaise !

M. WANKOWICZ.

(1) Bonjour, Messieurs (en russe).

(2) Vous savez que nous devons étudier l'histoire en nous servant de la langue russe (en russe).

APPRENEZ LE POLONAIS

Quelle langue étrangère vous donnera plus de plaisir que celle de vos amis ? Elle vous permettra de faire de beaux voyages chez le peuple le plus sympathique, de lire des œuvres littéraires admirables, de rendre service aux ouvriers polonais qui travaillent en France au nombre d'un demi-million.

Continuons notre voyage en Pologne, voulez-vous ? Nous allons rencontrer des villes et des rivières :

La Vistule : Wisła (*vissoua*). — La Vistule est large : Wisła jest szeroka (*vissoua jest chéroka*). — Varsovie est située sur la Vistule : Warszawa leży nad Wisłą (*varchava leży nad vissouon*). — Cracovie est située sur la Vistule : Kraków leży nad Wisłą (*Krakouve leży nad vissouon*). — Où est située Dantzic ? : gdzie leży Gdańsk ? (*gdzié leży Gdangnsk*). N'est-ce pas que vous pouvez répondre tout seuls à cette question ?

Vous savez dire : J'aime Varsovie. Exercez-vous donc à dire de même : J'aime la Pologne ! Et continuons notre voyage :

Une ville : miasto (*miassto*). — Un village : wieś (*vièche*). — La capitale : stolica (*stolitsa*). — Poznan est une grande ville : Poznań jest to dużem miastem (*poznañne jest to dujème miastème*). — Wilno est une grande ville : Wilno jest to dużem miastem (*Vilno jest to dujème miastème*).

Dites de même : Lwow est une grande ville ; et, si vous avez le temps, regardez sur la carte où se trouvent toutes ces villes.

Mme Strowska a repris ses cours de polonais à la Sorbonne, salle de Chimie, les vendredis et lundis à 8 heures 3/4 du soir. Avis aux Parisiens. Le cours polycopié : 25 francs.

LES TOURISTES

Aux ceux qui veulent aller en Pologne, des indications et des publications sont offertes par les « Amis de la Pologne ».

CE QU'IL FAUT LIRE

Les Lionceaux, par SCHROEDER. — Episode de la défense de Léopold par ses enfants.

PRIMES A NOS ABONNÉS

Nous offrons à chacun de nos abonnés une publication sur la Pologne :

ROSA BAILLY : *Petite Histoire de Pologne*.
MICKIEWICZ : *Pages Choisies*.
FREDRO : *Trois Médecins pour un Malade*.
PIERRE GARNIER : *Copernic*.

ROSA BAILLY : *Histoire de l'Amitié franco-polonaise*.
MARIE KONOPNICKA : *Terre-à-terre et Mariette*.
SIEROSZEWSKI : *A la lisière des forêts*.
J.-P. DEBUS : *De Lille à Varsovie*.

NOS CARTES POSTALES

Pour voir un peu la Pologne, avant de faire le voyage, achetez nos cartes postales :

Série I, 12 cartes en noir : 1 fr.
Série II, 10 cartes en bistre : 1 fr. 50
(plus 0 fr. 15 pour frais d'envoi)

NOTRE INSIGNE

Pour mettre à votre boutonnière, un très joli insigne a été exécuté sur les dessins des élèves de l'Ecole Boule, après concours.

Il représente un aigle blanc et doré sur fond rouge, en émail et métal.

Prix de l'insigne : 3 fr. (avec frais de port : 3 fr. 50)

Timbres-Vignettes

Pour montrer la Pologne à nos correspondants : achetez et collez sur vos enveloppes et votre papier à lettres, nos belles vignettes.

Deux séries de vignettes de vingt sujets chacune (grands hommes, monuments, paysages, etc.)

La série : 1 fr. (avec les frais d'envoi : 1 fr. 25).

Faites abonner vos parents à la Revue

Les Amis de la Pologne

— Mensuelle — 32 pages richement illustrées — 10 fr. par an —

